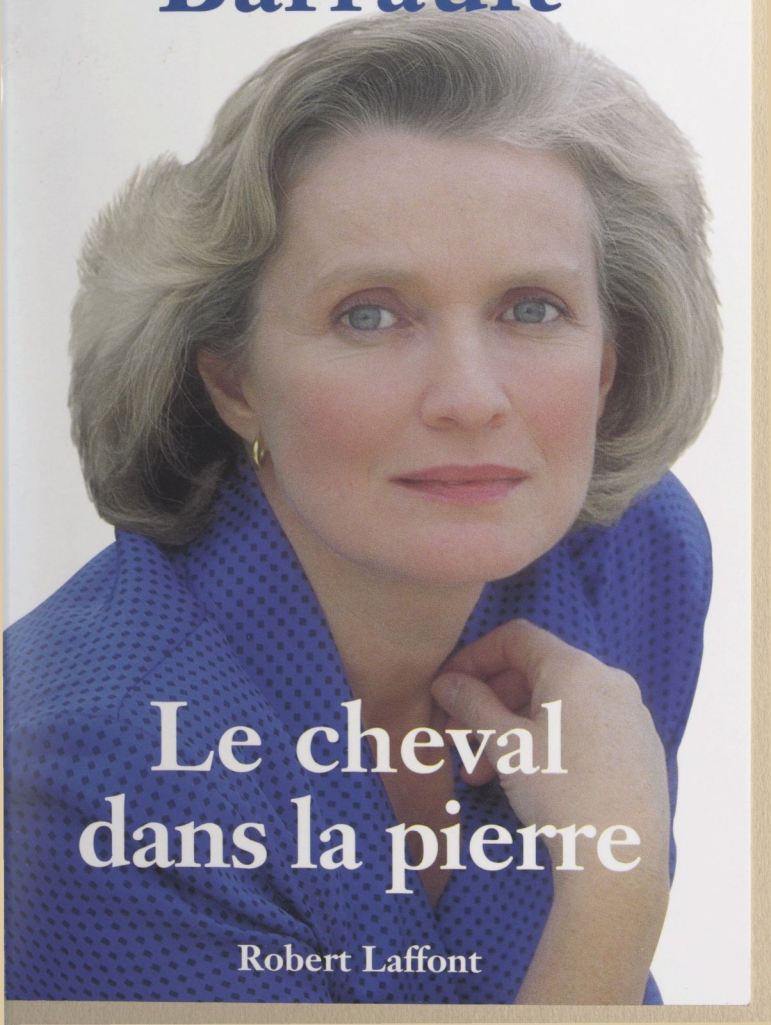


Marie Christine Barrault

A close-up portrait of Marie Christine Barrault, a woman with short, wavy, light-colored hair and blue eyes. She is wearing a blue patterned top and has her hand resting near her chin. The background is plain white.

Le cheval dans la pierre

Robert Laffont

025404171

LE CHEVAL DANS LA PIERRE

LE CHEVAL
DANS LA PIERRE



PARIS-LAFONT

D4
1000
102027

THE CHEYENNE IN THE WEST

10
11
12

MARIE CHRISTINE BARRAULT

LE CHEVAL DANS LA PIERRE

récit



ROBERT LAFFONT

DL- 24.08.2000 33867

LE CHEVAL
DANS LA PIERRE

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1999
ISBN 2-876-45306-1



Avant-propos

Les portes de l'ascenseur vont se refermer, la femme a juste le temps de s'engouffrer derrière moi :

- Quel étage ?
- Troisième, s'il vous plaît.

Elle me dévisage :

- Je vous reconnais : vous êtes Marie Christine Bar-
rault !

Et, dans un grand sourire :

- Je vous aime.
- Merci. Vous êtes très gentille, merci beaucoup...
- Voilà, vous êtes arrivée... Bonne journée !

C'est moi qui vais l'avoir la bonne journée, avec plein de soleil dans le cœur !

D'où me viennent ces cadeaux de la vie qui émaillent mes allées et venues ?

Dans le métro – qui reste un de mes moyens favoris de déplacement – j'emporte toujours une lecture qui me permet de rester discrètement occupée. Parfois, je sens malgré tout un regard un peu plus appuyé et interrogateur : « Est-ce bien elle ?... dans le métro ?... », et il arrive que le regard appuyé et néanmoins amical se rapproche, et s'adresse à moi :

Le cheval dans la pierre

– Si vous saviez comme on vous aime ! Surtout ne changez pas... vous m'avez souvent aidé à mieux vivre. Vous êtes belle, à tous les âges. Vous êtes belle... merci !

Et me voici encore une fois plus légère pour les heures à venir...

Quand je raconte ces anecdotes à mes proches, ils sourient :

– C'est normal, tu ne te rends pas compte ! Tu es un être solaire, tu irradies, tu incarnes l'idée du bonheur... mais quel est ton secret ?

Voilà la formule lâchée... détentrice d'un secret, moi ?

J'ai laissé défiler en accéléré tous les événements de ma vie : les drames, les malentendus, de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge de femme. On pourrait en tirer un « mélo » et faire pleurer dans les chaumières.

J'ai revu en pensée aussi toutes les découvertes merveilleuses de la vie, l'amour, le métier, les enfants, les moments étincelants, le cœur qui bat la chamade : on pourrait en tirer la plus réjouissante des comédies.

Serais-je une alchimiste, capable en certaines occasions de transformer les larmes en rires ?

Un secret, moi ? Que je saurais partager ? Peut-être... Pourquoi ne pas essayer...

Mes yeux de petite fille se sont ouverts dans un minuscule jardin de banlieue qui sentait la glycine et la groseille, à l'ombre d'un sophora ; il y avait aussi l'odeur des pommes, des pivoines et du chèvrefeuille. Ma grand-mère qui veillait sur nous – mon frère Alain et moi – s'appelait Félicité ; je n'ai jamais rencontré personne d'autre de ce nom-là, je n'ai jamais revu de sophora non plus. Il m'arrive de me dire que je suis née dans un autre siècle.

Un jour, je raconterai à mes petits-enfants que j'ai connu un monde sans engrais chimiques et sans sitcoms, un monde où les tomates, les fraises, les pommes avaient le goût du paradis, un monde où les seules chansons que nous entendions étaient chantées par ceux qui nous aimaient, un monde où les histoires étaient racontées dans les livres et n'en finissaient pas de nous faire rêver.

La guerre venait de se terminer, mais je ne savais pas encore qu'elle avait ravagé le monde dans lequel je nais-sais. Après tant d'horreurs, je suppose que les hommes et les femmes n'aspiraient qu'à la paix et au bonheur, et les petits enfants aussi, même ceux dont la grand-mère ne portait pas le nom de Félicité.

Notre paradis était composé d'un pavillon en pierres

Le cheval dans la pierre

meulières, entouré d'un jardin tout petit mais délicieux : il contenait tout ce qu'on peut trouver d'espèces de fruits, de fleurs, de légumes. Comme il était entouré d'autres jardins semblables, nous avions le sentiment de vivre à la campagne. Au bout de la rue, on atteignait très vite un petit bois après avoir longé le cimetière.

Nous ne manquions pas de nous y arrêter pour saluer notre grand-père qui y reposait à l'ombre d'un cyprès. Grand-père était mon premier mort, mais je ne l'avais pas connu ; j'aidais simplement ma grand-mère à fleurir sa tombe après avoir enlevé les mauvaises herbes, puis nous continuions notre promenade vers le bois, qui, suivant les saisons, était couvert de muguet, de jonquilles ou de champignons.

Cinquante ans plus tard, il n'y a plus trace de bois, de jardins. Des immeubles enserrent le cimetière.

Mon frère Alain, de deux ans mon aîné, était le troisième personnage de notre petit groupe. Il était aussi noir de cheveux, de teint, d'yeux que je suis blonde et claire. Il aurait eu tendance à prendre un peu trop au sérieux son rôle d'aîné si je m'étais laissé déborder. J'étais cependant assez naïve pour croire certaines de ses fariboles. Il était inventif, montait des postes à galène (ancêtres de nos transistors), possédait une panoplie de « petit chimiste » grâce à laquelle il me faisait croire qu'il fabriquait d'authentiques morceaux de sucre... dérobés tout simplement dans le placard de la cuisine. Il prenait soin de sa collection de timbres, avec une maniaquerie d'archiviste. Quand, par deux fois, il fut emmené à l'hôpital pour une opération des végétations, suivie de celle de l'appendice, je me considérai définitivement comme la sœur d'un héros.

Grand-mère nous vouait un amour passionné, ne vivait,

ne respirait que pour notre bonheur. Nous étions ses enfants. Alain avait à ses yeux l'avantage d'être un garçon, mais pour l'un et l'autre elle aurait donné sa vie sans hésiter. Après avoir adoré sa fille unique, notre mère, elle avait reporté sur nous sa capacité quasi inhumaine d'amour aveugle et définitif. C'était une femme de très petite taille, frêle et sombre, d'une fragilité apparente qui laissait craindre qu'elle ne passe pas l'hiver. Elle mourut à quatre-vingt-quinze ans !

Elle était née en Algérie d'une famille venue de l'Italie du Nord s'installer dans la région d'Oran au milieu du XIX^e siècle et qui y avait bien réussi, notamment dans la viticulture. Grand-mère était la dernière d'une grande fratrie. Elle vint en France pour la première fois à dix-huit ans en compagnie de sa mère, qui voulait la consoler après la disparition du père. Elle y rencontra très vite celui qui allait devenir son mari et ne retourna plus jamais à Mascara. Mon futur grand-père, Georges Valmier, avait subjugué sans difficulté la petite provinciale montée à Paris. Tout ce qu'il représentait était nouveau pour elle. Il partageait sa vie d'artiste entre ses deux passions, la peinture et la musique. Tout en se produisant régulièrement entre autres aux Concerts Colonne, Lamoureux, Pasdeloup, où il chantait des œuvres de Bach, de Berlioz ou de Franck, il poursuivait une carrière brillante de peintre cubiste et ces deux passions le faisaient vivre, sans autre luxe que la fréquentation de gens passionnants que ma grand-mère découvrait à ses côtés : les compositeurs Florent Schmitt, Georges Auric, Darius Milhaud, le paléontologue Raymond Vaufrey, le navigateur écrivain Henry de Monfreid, les amis peintres Auguste Herbin ou Albert Gleizes. Grand-mère connut ainsi la vie d'artiste montmartroise, glorieuse et pauvre, admirant sans réserve

Le cheval dans la pierre

l'œuvre que son mari accomplissait à côté d'elle – grâce à elle, aussi : les draps de son trousseau de jeune fille aisée servirent souvent de toiles quand l'argent manquait.

Elle mit au monde une fille – Marthe – qui resta fille unique après la naissance d'un garçon qui ne vécut que quelques jours. Ce petit garçon – fantôme dont grand-mère ne parlait jamais – avait failli lui coûter la vie lors de l'accouchement, tant il était anormalement gros : il lui en était resté une déformation du ventre qu'elle avait préféré garder, craignant les opérations et les anesthésies ! Cette éventration la faisait paraître comme éternellement enceinte : toute petite, toute frêle, toute vieille et... enceinte !

Mon grand-père mourut jeune – cinquante ans à peine – et la laissa veuve et sans autre héritage que les dernières toiles non vendues. Les quelques tableaux restés sur les murs ne remplissaient pas les assiettes et les temps furent particulièrement durs pour elle dans la solitude de ce veuvage précoce. Elle quitta Montmartre et s'installa dans le petit pavillon de la banlieue est, où nous allions bientôt faire irruption, mon frère et moi, devenant sa nouvelle raison de vivre. Nous trouvâmes en elle la grand-mère la plus aimante qui soit, nous entourant d'une présence, d'une attention, d'une tendresse de tous les instants, d'un dévouement passionnel à toute épreuve. Sa disponibilité totale faisait d'elle une excellente éducatrice, sans *a priori*, sans théorie, mue simplement par le bon sens et l'amour. Elle-même n'avait pratiquement pas suivi de cursus scolaire, cela ne l'empêcha pas de m'apprendre à lire, à écrire et à compter avant même que je m'assoie sur les bancs de l'école communale du village.

Elle n'était certes pas une intellectuelle et, à travers elle, c'était le goût des choses simples que j'apprenais. En

dehors des tableaux de mon grand-père, la maison ne recelait aucun objet de valeur. Le principal meuble de la salle à manger était un gros buffet style Henri II, la table était recouverte d'un drap de laine noire sur lequel nous nous installions pour faire nos devoirs et, ceux-ci terminés, pour jouer aux dames ou aux petits chevaux. Les repas se prenaient sur cette même table après avoir repoussé livres, cahiers et jeux. Grand-mère n'était pas une cuisinière hors pair, mais elle se cantonnait dans ce qu'elle savait faire qui était simple et bon : nous nous régaliions de son faux-filet à la cocotte, de son rôti de veau aux petits oignons à la même cocotte (allumer le four lui faisait peur !), de ses pommes de terre rissolées, de sa salade de tomates épluchées, aux œufs durs encore tièdes, et surtout de sa divine compote de pommes du jardin. Quand l'été arrivait, un simple bouquet de pivoines cueillies dans le même jardin embaumait toute la maison, et s'il faisait vraiment trop chaud on décidait de dîner dehors, sous le sophora.

Pendant la soirée, on avait alors une chance d'entendre le cordonnier, juste de l'autre côté de la rue, jouer de la mandoline. J'adorais la mélancolie qui se dégageait de cette musique des soirs d'été et, bien que toute petite fille encore, je sentais intuitivement la plénitude de ces moments.

Grand-mère nous voulait ainsi près d'elle : heureux, en bonne santé et armés pour la vie glorieuse qu'elle présentait pour nous. Chaque matin, au petit déjeuner nous attendait la sacro-sainte cuillère d'huile de foie de morue, puis venait le bonbon à la menthe censé faire passer la légère nausée qui suivait, et enfin le grand bol de café au lait, café à l'ancienne dont le marc avait bouilli et rebouilli accompagné de chicorée. J'en ai encore le déli-

Le cheval dans la pierre

cieux goût de noisette dans la bouche, mais je ne m'étonne pas d'avoir longtemps connu des matinées nauséuses, même plus tard, en souvenir de ce mélange dans mon estomac : foie de morue, menthe, café au lait. Est-ce le hasard ? aucun ennui de santé ne vint jamais entraver mon état de petite fille en pleine forme.

Pourtant j'avais la hantise d'une maladie qui faisait des ravages à l'époque avant que fût découvert son vaccin : la polio. La moindre douleur articulaire me paraissait être le premier signe de la catastrophe et je me voyais déjà dans une chaise roulante pour le reste de ma vie. Bien que ma grand-mère ait eu, elle aussi, une véritable phobie des microbes, elle savait me rassurer : « Mais non, ma chérie, ce n'est rien, tu grandis ! »

Malgré l'huile de foie de morue, il nous arrivait parfois un gros rhume, voire une bronchite. Les méthodes grand-maternelles étaient alors simples et radicales : quelques potions magiques au goût lacté et un peu bizarre, des cataplasmes à la moutarde qui mettaient la poitrine en feu et faisaient transpirer sous le gros édredon ; avant que le médecin ait le temps de se déplacer, nous étions repartis gaillardement. Le plus insolite de ses traitements était celui qui intervenait après nos saignements – nez ou blessures diverses : nous avions alors le droit ou plutôt l'obligation d'avaler un verre de vin rouge ! C'était le prix à payer pour le sang perdu : rouge contre rouge !

Tous les ans, au moment des fêtes de Noël, arrivait d'Algérie une caisse de dattes fraîchement cueillies et c'était l'occasion d'évoquer le pays, l'enfance et les souvenirs laissés là-bas, dans ce paradis perdu où vivait encore une partie de sa famille. Elle y avait été une petite fille heureuse, élevée au milieu des Arabes dont elle parlait avec amitié. À l'écouter, il n'y avait pas d'ombre dans

les relations entre eux et les colons ; les femmes arabes lui avaient appris à utiliser le khôl pour l'hygiène et le maquillage des yeux : elle l'appliquait avec un petit bâton qu'elle trempait dans la poudre et glissait sous la paupière. Jusqu'à sa mort, elle utilisa ce produit qui lui faisait un regard sombre et profond. Elle nous racontait les magnifiques vignobles plantés et cultivés par ses parents là-bas, et le délicieux (?) vin qu'on en tirait. Parfois un cousin, un beau-frère, un neveu arrivait pour une visite à « tante-Cité » (Cité étant le diminutif de Félicité) et attestait la véracité de ses récits. Le plus excitant à mes yeux de petite fille était le cousin Riclaude (encore un diminutif, pour Henri Claude) que je trouvais fort séduisant. Ayant quitté l'Algérie, momentanément, pour suivre ses études de droit à Paris, il apparaissait parfois pour une journée et consentait à disputer une partie de croquet avec les enfants. Je le trouvais beau, plein de charme, mais je soupçonnais que la différence d'âge entre nous ne jouait pas en ma faveur et qu'il trouverait sûrement une fiancée avant même que je fasse ma communion !

Comme toutes les petites filles, j'avais envie de plaire et d'exercer mon jeune pouvoir de séduction, mais ce que je craignais par-dessus tout, c'était de passer inaperçue, d'être noyée dans la masse. À l'occasion d'une rentrée scolaire je sus me faire singulièrement remarquer : la maîtresse nous demandant de remplir les feuilles de renseignements sur nos situations familiales, je restai mon crayon en l'air et me souvins d'avoir entendu évoquer les racines bourguignonnes de la famille Barrault. J'inscrivis donc fièrement, à la rubrique :

Nationalité (si autre que française) : Bourguignonne.

J'effaçai ainsi plusieurs siècles d'histoire de France et me moquai des quolibets de l'institutrice. J'avais frôlé le destin d'une héroïne.

Le cheval dans la pierre

Cette attitude chez moi n'était pas pour déplaire à ma grand-mère qui, consciemment ou non, nous entretenait dans l'idée qu'un grand destin nous attendait. Elle était aidée en cela par les prédictions de la coiffeuse : cette jeune femme, une de nos voisines, exerçait véritablement le métier d'artiste capillaire et cela ne l'empêchait pas d'avoir un don de voyance (?) dont elle faisait profiter ses connaissances et auquel ma grand-mère croyait dur comme fer, d'autant plus qu'en ce qui nous concernait mon frère et moi, elle ne voyait que des choses brillantes. Nous la consultions régulièrement entre deux mises en plis et je ne me lassais pas de l'entendre me dire : « Ah, celle-là, elle aura la Toison d'or ! » (On voit que le symbole restait lié à l'environnement professionnel.) Rentrées à la maison, grand-mère m'expliquait le sens de tout cela : mon destin serait exceptionnel, et je n'en doutais pas un seul instant. Cette Toison d'or restait tout de même bien mystérieuse. Elle l'est encore au jour d'aujourd'hui.

En attendant, j'étais une petite fille plutôt jolie, d'un blond à la limite de l'albinos et légèrement grassouillette. Sur les photos de cette époque j'ai l'air heureuse dans les bras des uns et des autres. Sur ces clichés, je n'ai pas seulement une grand-mère et un frère, mais parfois un papa, parfois une maman, et de temps à autre les deux à la fois : en vacances sur les plages normandes, par exemple.

Ce papa et cette maman existent donc bien, en chair et en os, simplement je ne vis pas avec eux, et eux-mêmes ne vivent pas ensemble ! Il n'y a rien à dire là-dessus : le sujet n'est pas abordé.

Le jour de visite de maman tombe généralement le jeudi qui est sans école : elle arrive de Paris, le matin, et nous allons la chercher à l'arrêt du car. Elle a l'air d'une jeune fille, ravissante, élégante, citadine. Elle est un peu

la dame en visite chez nous : elle ne dort jamais là et nous la raccompagnons en fin de journée à l'arrêt du même car qui la ramène vers une autre vie. Le seul lien matériel que j'entrevois entre elle et nous, c'est l'argent qu'elle sort de son sac avant de partir, qu'elle donne à grand-mère et dont je pressens confusément qu'il nous est indispensable. Le lendemain, sur le chemin des commissions, grand-mère s'arrête à la poste, prélève quelques francs sur sa « pension » qu'elle place sur deux livrets de caisse d'épargne :

– Ils seront à vous quand vous serez grands, à dix-huit ans ; vous serez contents de toucher cet argent pour démarrer dans la vie.

Papa, lui, est le monsieur du dimanche. Il n'arrive pas en car, mais dans une vieille guimbarde que nous avons prénommée Titine : ce n'est pas le véhicule le plus fiable ; les odeurs d'essence et les bruits étranges qui s'en dégagent laissent planer des incertitudes sur le retour de promenade. Avec elle nous apprenons à manier la manivelle de démarrage ! Une fois partis, tous les trois, les journées passent vite. Papa est une personne pleine de gaieté : les yeux bleus, clairs, un regard doux et lumineux, l'envie constante de rire, de blaguer, il semble la fantaisie même, la bonne humeur, la légèreté. Il ne partage que du bon temps, des bonbons, des jeux, des livres avec ses deux petits. Je ne l'imagine même pas nous gronder.

Maman aussi nous apporte des cadeaux, souvent des vêtements, que je veux aussitôt porter pour aller à l'école. « Mais non, ma chérie, cette robe est trop belle, tu la salirais, en classe. Il faut la garder pour le dimanche. » Et je suis furieuse de ne pas pouvoir montrer ce que j'ai de plus joli aux copines de la communale...

Parfois, papa n'arrive pas tout seul ; il est accompagné d'un monsieur et d'une dame : son frère, Jean-Louis, et la femme de celui-ci, Madeleine. Tout m'attire chez ce couple. Elle est ma marraine en plus de ma tante ; elle est de la même sorte d'élégance que maman, bien habillée, maquillée, parfumée. Quand ils viennent, ils apportent toujours des cadeaux surprenants : des gadgets, des objets en plastique colorés, des vêtements en jean – « C'est parce qu'ils ont été achetés à l'étranger, en Amérique ! ». Cet oncle et cette tante voyagent en effet beaucoup, ce sont des stars, si tant est que ce mot ait le moindre sens pour moi ! Ils sont beaux, riches (?), ils ont l'air de s'adorer comme dans les romans de *La Semaine de Suzette* que je dévore, ils me font rêver.

Un jour, ils arrivent au volant d'une superbe voiture décapotable américaine, une Chevrolet, et nous voilà partis en promenade, infidèles à Titine. Je m'amuse à faire monter et descendre les vitres, à l'aide d'un simple bouton, c'est magique. « Attends, me dit Jean-Louis, ça, ce n'est rien, il y a mieux ! » et d'une simple pression, il fait s'ouvrir la capote qui s'envole au-dessus de nos têtes et se range dans le réceptacle derrière la banquette ! Au retour, un orage éclate et, surprise fâcheuse, le circuit électrique tombe en panne : plus aucune pression sur aucun bouton ne referme vitres et capote. C'est dans une baignoire que nous rentrons chez grand-mère qui prépare des grogs.

Quand Jean-Louis et Madeleine repartent après leurs courtes mais magiques apparitions, ils laissent derrière eux un parfum de merveilleux, mais je ne sais pas sur quoi repose cette impression, je n'ai aucune idée de la réalité de leur vie, encore moins de leur métier.

Un jour, la salle paroissiale affiche *Les Enfants du*

paradis, film de Jacques Prévert et Marcel Carné. Avec des airs de conspiratrice grand-mère nous annonce :

– Nous allons au cinéma, et voir jouer votre oncle !

Assise sur ma chaise, au milieu de l'assistance, je vois pour la première fois un film, des images animées qui me racontent une histoire – à laquelle je ne comprends pas grand-chose, il vaut mieux l'avouer – et je découvre sur l'écran le visage familier de mon oncle, objet des regards de ceux qui m'entourent. Mon émotion est grande : je comprends intuitivement que, pour être « vue », c'est là qu'il faut être. Je me sens déjà marquée par le destin puisque j'ai la chance que le héros du film me soit proche. Il n'y a aucune raison pour que je n'entre pas un jour, moi aussi, dans cet écran-là.

Ce premier film resta seul dans ma cinémathèque personnelle pendant longtemps : le cinéma ne faisait pas partie de l'univers des enfants à cette époque. Quant à la télévision – cet appareil électroménager ! – elle n'avait pas encore sa place dans les foyers.

Le premier poste apparut « chez Jacques », l'épicerie-café qui était juste en face de la maison. Très vite, les habitants du quartier prirent l'habitude, sitôt leur dîner avalé, de se réunir devant l'écran tout en sirotant une grenadine ou une bière. L'ambiance était festive, on discutait ferme, on écoutait religieusement, on commentait : il n'y avait qu'une chaîne et tous étaient respectueux de ce qui s'y passait. Puis on rentrait chacun chez soi, comme après une soirée chez des amis. J'ai connu une télévision qui faisait sortir les gens de chez eux ; une télévision capable de créer des liens entre les habitants d'un quartier.

Le cheval dans la pierre

Il arrivait que maman nous rende visite en dehors du jeudi, le samedi après-midi par exemple, et dans ce cas elle ne venait pas seule : elle était accompagnée d'un monsieur brun, beau, élégant, à la mine un tantinet sévère. Pendant que grand-mère les installait sous le sophora pour prendre le thé, on nous envoyait jouer dans le jardin avec les deux petites filles qui les accompagnaient. L'aînée, Anne-Catherine, était jolie avec ses cheveux blonds et bouclés, un peu timide ; la plus jeune, Emmanuelle, avec une petite bouille ronde aux cheveux châains, était la vivacité même. Alain et moi ne savions pas trop comment intégrer ces deux gamines à nos jeux habituels. Elles s'adressaient à notre mère en la vouvoyant, et au monsieur aussi. Ils semblaient liés tous les quatre, mais ça n'était pas du même ordre que la tendresse animale qui nous attachait à grand-mère. Nous jouions poliment jusqu'à l'heure de leur départ et reprenions notre vie à trois sans arrière-pensée.

Grand-mère était incapable de dissimuler ses sentiments : nous sentions bien qu'elle n'aimait pas beaucoup le monsieur qui accompagnait maman. Nous étions ses seuls interlocuteurs, il fallait bien qu'elle vide son cœur et elle en oubliait que nous étions si jeunes !

Cette grand-mère qui veillait sur nous et nous protégeait, tel un ange, qui nous comblait de tendresse et de confitures, était surprenante par bien des côtés. Elle côtoyait un monde composé d'éléments invisibles et inquiétants : le diable en faisait partie ; elle croyait très fort en lui et voulait nous en protéger à tout prix. Grand-mère était tout, sauf tiède dans ses sentiments. Elle adorait les siens. Elle avait dû être folle de son mari, mais sûrement déçue dans sa vie d'épouse, et il lui restait surtout l'admiration pour le talent du peintre. Elle avait une passion pour sa fille mais supportait très mal d'avoir à parta-

ger cet amour avec un gendre – alors... deux ! Papa, premier du titre, avait ouvert le feu de la vindicte, mais depuis qu'un remplaçant était venu le détrôner, ses actions étaient un peu remontées : d'abominable salaud, il était passé à pauvre couillon.

Pour grand-mère, tout ce qui n'était pas ange était démon. Elle avait une fois pour toutes divisé le monde en deux camps : les bons et les méchants, ou plutôt, car l'amour de l'humanité n'était pas son fort : les salauds et les « pigeons », les dangereux et les faibles. Échappait à cette classification simpliste son clan immédiat, mais elle nous préférait quand même du côté des forts.

Le diable était chef de bande, et veillait dans l'ombre, prêt à surgir et attraper ses proies. Il fallait que nous apprenions à nous défendre – et ce, d'autant plus qu'il avait des alliés sur terre : notre beau-père par exemple avec lequel il avait conclu un pacte ! et là, elle devenait lyrique : « En échange de son âme, qu'il lui a donnée, il peut tout, il a reçu le don d'ubiquité, ce qui fait que, même si vous vous croyez seuls dans une pièce, vous ne l'êtes peut-être pas, et il peut vous faire du mal, alors prudence ! » J'avais six ans et je craignais au moins autant l'ubiquité que les araignées !

Je n'étais donc pas particulièrement excitée de voir arriver les visiteurs du samedi après-midi. Rien ne prouvait que ma grand-mère ait eu tort et ce monsieur inconnu et à la mine sévère, à qui je ne pouvais pas donner de nom, me faisait un peu peur. Il était le contraire de papa : les cheveux, les yeux, le teint étaient sombres, les sourcils épais et noirs. Il souriait peu, riait encore moins et on le comprend : l'atmosphère créée par grand-mère était assez peu avenante.

Les choses ne s'arrangèrent jamais entre ces deux-là.

Le cheval dans la pierre

Plus tard nous eûmes droit à des scènes burlesques. Fidèle à ses obsessions, grand-mère avait déclaré que son gendre voulait la faire disparaître et avait décidé de l'empoisonner. Quand il lui arrivait de prendre un repas à la maison, elle se glissait discrètement dans la salle à manger avant tout le monde et intervertissait les assiettes et les verres, croyant échapper ainsi au danger. Au moment de passer à table, mon beau-père s'écriait :

– Allons, il va falloir que j'en remette une petite dose dans votre nouvelle assiette !

Il faisait mine alors de saupoudrer un hypothétique poison, délicatement, sur le couvert.

– Je ne mangerai pas, disait grand-mère jusqu'à ce qu'on aille lui chercher une assiette propre.

Gros succès auprès des enfants !

Un jeudi, maman arriva avec une grande nouvelle :

– Alain et Marie Christine, ça y est, j'ai enfin trouvé un appartement assez grand pour nous abriter tous. À la rentrée prochaine, vous venez vivre avec nous, à Paris.

De combien de temps nous disposâmes pour apprivoiser ce « nous », je ne me souviens pas : je me retrouvai bientôt dans un quartier inconnu – le seizième arrondissement – d'une ville quasi inconnue, devant un immeuble de six étages ; l'appartement était au dernier, avec un balcon, et me parut immense.

– Voici ta chambre, tu la partageras avec tes deux sœurs. Alain aura la sienne propre au bout du couloir puisqu'il est le seul garçon.

La chambre en question était vaste, en comparaison de celle que j'occupais chez grand-mère, mais nous allions être trois à y vivre, et l'intimité devenait inévitable avec

les deux petites filles qu'on me présentait officiellement comme mes sœurs. On me présenta aussi Julienne, femme de chambre et responsable des enfants. C'est d'elle que dépendait désormais mon quotidien. Plusieurs personnes se succédèrent à ce poste qui ne devait pas être simple à gérer, si j'en juge par les réflexions maternelles quant aux difficultés à trouver des « gens qui savent encore travailler ».

Du jour au lendemain, plus rien de mon existence n'était comparable à la veille. L'environnement dans lequel j'allais évoluer était d'une esthétique toute nouvelles : certes, je retrouvais les tableaux de mon grand-père au mur, mais artistiquement disposés dans un salon immense décoré de ravissants meubles au milieu desquels trônait le piano à queue Érard, de toute beauté. Nous marchions sur des moquettes épaisses, pure laine. Il y avait une vraie salle à manger, séparée de la cuisine par un office dans lequel, le plus souvent, était dressée la table des enfants pour les repas que nous prenions entre nous, surveillés par la « bonne d'enfants ».

Je trouvai rapidement refuge dans cette cuisine, domaine de Marcelle la cuisinière qui parlait en roulant délicieusement les *r* et qui m'accueillit avec toute sa gentillesse :

– Votre père est bourguignon, moi de Bourg-en-Bresse, nous sommes quasi « payses ».

Marcelle était un ange, elle nous prit immédiatement sous son aile protectrice et nourricière. Entre deux gâteaux elle écoutait nos confidences et savait nous consoler. Pendant des années, et même après qu'elle eut quitté la maison, nous eûmes de sa part compte ouvert à la confiserie du coin.

Elle suivait maman depuis quelques années, elle

connaissait donc bien les habitudes de la maison et sut faire le lien avec nous, les nouveaux arrivants. Elle venait de la campagne et sa cuisine s'en ressentait : en plus varié, naturellement, je retrouvais le goût des choses bonnes et simples appris avec ma grand-mère, et découvrais le veau marengo, le petit salé aux lentilles ou les îles flottantes...

J'étais inscrite pour la rentrée, avec mes sœurs, au très chic Cours Dupanloup. Le plus nouveau à concevoir pour moi fut le port de l'uniforme : jupe plissée bleu marine, chemisier bleu ou blanc, socquettes blanches et chapeau ! Nous étions loin de l'école communale de Yerres.

Le Cours Dupanloup, à la limite du bois de Boulogne, était installé luxueusement dans un immense parc. Il ressemblait davantage à une résidence pour famille aristocratique russe très riche – ce qu'il avait été au début du siècle, nous disait-on – qu'à un collège, les arbres étaient à égalité avec les bâtiments.

Les Dames de Saint-Maur étaient issues du meilleur monde avant de consacrer leur vie aux jeunes filles de bonne famille « élites de la nation » que nous étions censées représenter. On ne riait pas avec la discipline et le sens du devoir ; mais elles savaient aussi instaurer une relation affective avec leurs élèves. La portée de nos incartades n'en était que plus grave : nous avions offensé à la fois nos professeurs, nos parents, nos compagnes, la Vierge Marie, Jésus et nous-mêmes que nous n'avions pas su respecter : la liste n'était pas exhaustive et nous croulions sous le poids de nos responsabilités pour un fou rire à la chapelle ou un devoir bâclé !

J'évoluais entre l'atmosphère sévère mais chaleureuse du Cours, où j'étais demi-pensionnaire, et ma nouvelle maison où je me faisais peu à peu ma place et où je découvrais les règles à respecter, toutes nouvelles pour moi : on

ne pénétrait dans le salon ou la chambre des parents que si on y était convoqué, on ne parlait à table – quand on prenait les repas à la salle à manger – que pour répondre à des questions, on n'était pas censé en poser soi-même, on ne parlait jamais d'argent ni de choses vulgaires. Il n'y avait pas de télévision évidemment, ni de radio, ni de tourne-disque ; en revanche, très souvent le soir maman se mettait au piano ; elle jouait de façon ravissante et j'appris ainsi qu'elle avait fait des études musicales très poussées, qu'elle était diplômée du Conservatoire de Paris. Après le dîner, nous étions donc parfois convoqués au salon pour l'écouter. Au fur et à mesure que nous apprîmes le solfège et quelques rudiments de piano, nous fûmes amenés à participer activement à ces soirées. Nous nous disposions autour du piano et chantions des lieder de Schubert, ou les chansons de Jacques Prévert mises en musique par Joseph Kosma. Maman avait elle-même créé autrefois certaines de ces chansons dans un tour de chant qu'elle donnait au Théâtre de Dix-Heures, à Pigalle – une autre vie pour elle aussi !

Une adorable vieille dame venait nous faire travailler la musique une fois par semaine. Elle portait le charmant nom de « Dieudonné » et était une amie de jeunesse de nos grands-parents. Elle était douce et pleine de bonté : l'idée ne lui serait jamais venue de taper sur des doigts responsables de fausses notes !

Maman était plus nerveuse quand elle jouait les professeurs car la patience n'était pas son fort : « La mesure ! tu n'es pas en mesure ! Fais donc un peu attention ! Tu n'y arriveras jamais ! »

Les choses s'envenimèrent un peu plus tard quand il fut décidé que l'aînée de mes deux sœurs, Anne-Catherine, ferait des études exclusivement musicales, en vue d'une

On avait commandé à un artiste une sculpture destinée à un grand ensemble. Un matin, on livra un énorme bloc de pierre devant les enfants ébabis. Le sculpteur se mit alors au travail tandis que la marmaille était dispersée par les vacances.

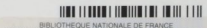
La rentrée ramena son petit monde, et les enfants découvrirent la magnifique statue équestre. Le sculpteur était près de son œuvre. Un petit garçon s'adressa à lui : « Monsieur, elle est belle ta statue, mais dis-moi, comment savais-tu que le cheval était à l'intérieur de la pierre ? »

Cette histoire est celle de tous les créateurs, mais tout simplement aussi de tout être humain.

Un grand-père peintre, une mère pianiste, Jean-Louis Barrault comme oncle : on pourrait penser que les fées du théâtre se sont penchées sur le berceau de Marie Christine Barrault. Mais elle est d'abord une petite fille qui souffre de la séparation de ses parents, une adolescente qui voit avec désespoir son père lentement s'éteindre, une jeune fille qui ne peut arriver à s'exprimer et que seuls les grands textes font vibrer. Sa vocation, c'est elle qui en décide et dès son entrée au fameux cours Simon, la passion du théâtre puis du cinéma va illuminer sa vie. Elle veut être, et sera, actrice et femme, actrice et mère.

Éric Rohmer la révèle dans *Ma nuit chez Maud*, elle devient une star aux États-Unis avec *Cousin, cousine* de Jean-Charles Tacchella, puis tournera avec Woody Allen, Wajda, Oliveira, Comencini, Schlöndorff, Mocky... C'est cette vie qu'elle raconte ici avec une très grande sensibilité, de plume comme d'esprit.

© Isabelle Franciosa.



3 7531 00433446 3

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

